

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

LADY JANE

Robert Guédiguian

Né le 3 décembre 1953 à Marseille.
 Avec des origines à la fois arméniennes et allemandes, Robert Guédiguian, fils de docker, grandit dans le quartier populaire de l'Estaque, à Marseille. S'intéressant très tôt aux questions politiques, il entame des études de sociologie à la faculté d'Aix-en-Provence où il rencontre sa future compagne, Ariane Ascaride, qu'il suit à Paris lorsqu'elle s'inscrit au Conservatoire. Auteur d'une thèse sur la perception de *l'État dans le milieu ouvrier*, il est bientôt contacté par René Féret pour coécrire une adaptation de *Berlin Alexanderplatz*. Le projet riabouira pas, mais Guédiguian collaborera avec le cinéaste sur le scénario de *Fernand*, en 1980.
 Déçu par la politique, Robert Guédiguian trouve dans le cinéma une nouvelle manière de s'engager. Il signe en 1980 son premier long métrage, le désabusé *Dernier Été* avec au générique Ariane Ascaride et Gérard Meylan, comédiens qui joueront dans la plupart de ses films, formant la «famille Guédiguian» -qui comptera aussi bientôt Jean-Pierre Darroussin. Se qualifiant lui-même de «cinéaste de quartier», il tourne ensuite plusieurs films confidentiels, dont *Rouge Midi* (1985), portrait de plusieurs générations d'immigrés italiens. Il sort de l'ombre en 1995 grâce à *À la vie, à la mort !*, un hymne à la solidarité salué par la critique, avant que le grand public ne le découvre à son tour avec l'optimiste *Marius et Jeannette*, romance en milieu ouvrier qui vaut à Ascaride le César de la Meilleure actrice en 1998.
 Tout en restant fidèle à la cité phocéenne, Robert Guédiguian s'essaie à différents genres, du film noir (*À la place du cœur*) à la fable (*Mon père est ingénieur*). Loin du cliché de la bonne humeur méridionale, le cinéaste tourne en 2000 une ambitieuse œuvre chorale, *La Ville est tranquille*, constat désespéré sur la misère sociale et la fin des utopies. Héritier du cinéma populaire des années 30 à 50 - il signe d'ailleurs avec *À l'attaque !* une variation autour de *La Fête à Henriette* de Duvivier -, Guédiguian est l'auteur en 2002 d'un vibrant mélodrame, *Marie-Jo et ses deux amours*.
 En 2004, celui qui a longtemps eu sa carte au Parti Communiste abandonne le petit théâtre de l'Estaque pour se consacrer au *Promeneur du Champ de Mars*, évocation pudique et dépassonnée

2007 (sortie France : 30 janvier 2008) - France - couleur - 1h42

film de **Robert Guédiguian**

scénario : **Robert Guédiguian** et **Jean-Louis Milesi** - image : **Pierre Milon** - montage : **Bernard Sasia** - premier assistant réalisateur : **Arnaud Dommerc** - décors : **Michel Vandestien** - costumes : **Juliette Chanaud** et **Anne-Marie Giacalone** - effets visuels : **Bertrand Levallois** - son : **Laurent Lafrian** - production : **Agat Films & Cie** - producteur : **Robert Guédiguian** - distributeur : **Diaphana**.
 avec : **Ariane Ascaride** (Muriel), **Jean-Pierre Darroussin** (François), **Gérard Meylan** (René), **Yann Tregouët** (le jeune homme), **Frédérique Bonnal** (Charlotte), **Pascal Roberts** (Solange), **Jacques Boudet** (Henri), **Pascal Cervo** (le lieutenant), **Giuseppe Selimo** (Martin), **Anna Ostby** (Marly), **Pierre Banderet** (le patron du bistrot), **Jacques Reboud** (l'homme du train), **Christine Brücher** (la prostituée).

ENTRETIEN AVEC ROBERT GUÉDIGUIAN

Lady Jane est un polar. Êtes-vous un grand lecteur de romans policiers ?

Robert Guédiguian - Non. Je n'ai pas cette culture-là. Je ne suis pas comme certains de mes copains qui ont des pans de murs couverts de séries noires. Je ne suis pas comme Truffaut, qui dévorait les polars, pour trouver des sujets de films. J'en ai souvent lu dans le train, en voyage, mais c'est tout. En revanche, j'aime beaucoup les films noirs américains. Et les polars à la française des années 60, avec Gabin vieux. Ceux où le gangster file un pyjama à son copain pour qu'il passe la nuit chez lui, après avoir mangé des rillettes et bu un coup de rouge...

Qu'est-ce qui vous intéresse dans ce genre cinématographique ?

C'est que « ça fonctionne », comme disait Brecht. Même dans les mauvais polars, quoi qu'il arrive, on va jusqu'au bout, on veut savoir, on ne descend pas du train. Il y a au départ un nœud inextricable, qui se dénoue à la fin du film. C'est une technique de récit qui m'a toujours intéressé. Ecrire quelque chose qui « fonctionne », de la première image à la dernière.

Il y a beaucoup de scènes de nuit dans *Lady Jane*, alors que vous êtes plutôt un cinéaste de la lumière...

À partir du moment où je tournais un film de genre, je me suis amusé à en travailler tous les clichés. J'ai donc fait exprès de montrer des scènes de nuit, des courses-poursuites avec des voitures qui s'entrechoquent, des coups de feu, une bastonnade, une boîte de nuit avec des filles nues qui dansent. Et puis il y avait l'envie de tourner dans ce décor où travaille le personnage joué par Jean-pierre Darroussin. Cela doit faire 25 ou 30 ans que je me dis que je vais filmer cet endroit de Marseille, devant lequel je suis passé mille fois en voiture. Ces rochers au bord de l'eau, ce chantier sur l'étang de Berre... C'est un lieu qui m'a toujours évoqué des trafics, des malversations à la nuit tombée...

Vous montrez à deux reprises une scène de meurtre d'enfant. Comment vous êtes-vous posé la question de la violence ?

Dans ce cas précis, la référence, pour moi, c'est la tragédie grecque, plus que le polar. Pour créer une catharsis, et permettre au spectateur de se défaire de sentiments négatifs, je voulais choquer, sans complaisance. Je crois que c'est une affaire de découpage, de montage, de durée des plans. Le meurtre de l'enfant est le pivot de mon film. Je voulais que ça saigne, que l'on voit la balle dans le front, avec des plans très courts. Techniquement, c'est passionnant à mettre en place. De plus en plus, je me dis que la mise en scène consiste à résoudre ce type de questions très concrètes, très précises.

Lady Jane est un film sur la vengeance. Quel est votre rapport à ce sentiment ?

C'est un sentiment qui est ancré en chacun de nous, dont l'humanité ne se défera jamais. Il faut faire un effort pour ne pas vouloir se venger, l'être humain est « naturellement » structuré comme ça. Si les individus ne peuvent pas se départir de ce sentiment-là, il faut au moins que les instances collectives s'en départissent de manière définitive. Ce qui est terrible, c'est la vengeance collective, la vengeance d'État. C'est pour cela que je montre une courte séquence documentaire télévisée sur Israël... En même temps, il y a des histoires de vengeance politique que j'aime beaucoup. Les Arméniens qui sont allés tuer les responsables Turcs qui les avaient massacrés, ou les juifs qui sont allés chercher les anciens nazis en Bolivie et qui les ont pourchassés sans cesse en dehors de toute légalité, ça me plaît, je trouve ça juste. Je suis de tout cœur avec eux, mais du point de vue de la raison, je suis totalement contre. Je me sens très ambivalent. Cela doit venir de mes origines : j'ai du sang arménien par mon père, et allemand par ma mère. « Génocidie » d'un côté, génocidaire de l'autre...
 Le film parle de traumatismes d'enfance qui marquent l'inconscient des adultes. Quel est votre rapport à la psychanalyse ? Vous ne semblez pas

des derniers jours de la vie de François Mitterrand. Après un *Voyage en Arménie* en forme de quête des origines (2007), il revient à Marseille tourner *Lady Jane*, un polar présenté en compétition à la Berlinale en 2008.

trop aimer ce terrain-là...

Non ! J'ai beaucoup lu Freud, j'aime bien les débuts de la psychanalyse, mais je me méfie de la cure. La mort, les pactes d'enfant sont des thèmes très présents dans mes films. Mais j'ai l'impression que si je faisais une analyse et que j'en parlais pendant des heures, je perdrais de la matière à fiction. Je ne tournerais plus de films, puisque j'aurais réglé ça ailleurs. De plus, le processus même de la régression psychanalytique ne me convient pas. J'ai toujours tendance à regarder devant moi plutôt que derrière.

Lady Jane aurait pu s'appeler « Les histoires d'amitié finissent mal en général ». Vous ne croyez plus en la fraternité, pourtant constitutive de tout votre cinéma ?

C'est l'inverse. Si je parle du délitement de l'amitié dans mon film, c'est précisément pour dire qu'il faut continuer à y croire. Je voulais montrer des vieux amis qui n'ont plus aucun rapport avec leur jeunesse. C'est la raison pour laquelle j'ai situé le film en hiver, pour alourdir leur corps avec des manteaux, en faire des fantômes engoncés dans un malaise, dans une espèce d'incertitude. Quand j'ai commencé à écrire, j'étais dans un état proche de celui des personnages : je me sentais lourd et vide, j'avais une volonté de ne pas faire sens, de ne véhiculer aucun message politique, social ou humain. Ce n'est qu'une fois le film terminé que je me suis rendu compte que le naturel revenait au galop !

Vous avez tourné le film au moment des dernières élections présidentielles. Celles de 2002 vous avaient laissé aphasique. Dans quel état vous ont laissé celles de 2007 ?

« Sarkozy m'a tué ! »... C'est une façon de parler, bien-sûr. Ce n'est pas Sarkozy en tant que personne, mais ce qui se passe aujourd'hui dans notre pays, qui m'énervait. Dans *Lady Jane*, il y a une scène terrible où je montre une vieille dame qui ne se souvient absolument plus de son passé. Cette scène reflète mon désarroi face à cette dissolution de tout, y compris de l'amitié, de la transmission possible. Aujourd'hui, on a oublié jusqu'à la mémoire des combats héroïques qui ont été menés. On est dans une vacance absolue de tout ce qui comptait auparavant. Quand il y a des manifestations de colère, je les trouve mal formulées, ce sont des mouvements conservateurs, immobilistes, sans contre-proposition. Je suis sentimentalement de leur côté, mais raisonnablement, je trouve que ce sont des combats mal conduits. Leur seule proposition, c'est le maintien d'un statu quo. Jamais les gens n'ont eu aussi peur de tout changement.

Pour paraphraser les deux personnages de votre film *Mon père est ingénieur*: « On arrête ou on continue ? »

On continue ! Le fait de dire que rien ne va, c'est continuer ! Le fait de dire qu'on a du mal à discerner le sens, c'est faire sens. Mais il faudrait trouver une direction vers laquelle on puisse regarder tous ensemble. Continuer à filmer mes trois acteurs, Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin et Gérard Meylan, est un acte de résistance. Même si j'ai adoré filmer Michel Bouquet ou mon vieil acteur arménien dans mes deux films précédents, je ne peux pas rester longtemps sans retrouver ce trio. C'est l'idée d'un collectif possible. Un collectif microscopique, mais un collectif quand même. Un collectif de gens qui fabriquent des films ensemble depuis des années, et qui continuent. Plus largement, je prêche par l'exemple avec ma société Agat Films-Ex Nihilo, une des plus fortes entreprises indépendantes, en terme de quantité de films, de chiffres d'affaires. C'est un communisme de bande ! Et ça marche...

Dossier de presse

... On le voit, les ingrédients ouvertement politiques du scénario (coécrit par Robert Guédiguian et Jean-Louis Milesi) sont administrés à dose homéopathique. Le sujet affiché du film - la vengeance - finit par se transformer en fausse piste, comme à l'insu des auteurs. Développé de façon didactique (un personnage regarde un reportage sur l'enchaînement des violences pendant la seconde Intifada), le motif de la vengeance qui pèse comme une malédiction de génération en génération finit par devenir transparent, parce qu'à l'écran il se passe quelque chose d'autrement beau et tragique. Robert Guédiguian a le privilège (durement et collectivement gagné) de travailler depuis plus d'un quart de siècle au même endroit, avec les mêmes acteurs. Il en a usé avec bien plus d'inventivité et de variété qu'on ne l'en crédite généralement. Reste qu'il n'a jamais pris la direction qu'emprunte aujourd'hui *Lady Jane*.

Si le scénario paraît parfois emprunté dans ses habits de polar, la mise en scène et les acteurs parviennent très vite à une harmonie funèbre envoûtante. On prendra pour exemple (il y en a d'autres situés trop loin dans l'intrigue pour être développés) la première tentative de remise de rançon, dans la gare TGV d'Aix. Le trio est là au complet, dans ce lieu nouveau, impersonnel, qui a surgi au milieu de leur paysage familial. Muriel, François et René dévisagent les passants, un dialogue absurde s'engage entre René et un jeune homme qui lui bloque la vue. Tout - les recoins, les visages, les trains qui passent - est porteur de menace, et rien ne se passe. Il y a, dans ce brillant moment de mise en scène, toute l'essence du film.

Sous ses atours tragiques, *Lady Jane* est une plainte à la fois ordinaire et universelle. Elle dit la désorientation, dans l'espace et dans le temps, des personnages, qui prennent en haine un monde dans lequel ils ne trouvent plus leur place. Il y a aussi ce drôle de jeu avec les jeunes, avec tous ces gens qui pourraient être les enfants des trois amis. François fait des affaires avec une bande de dealers qui le méprisent, René est le proxénète d'une jeune fille, et Muriel n'a pas su préserver son enfant de la violence du monde.

Pour dire ce désarroi intégral, chacun des acteurs emprunte un chemin différent. Jean-Pierre Darroussin fait un vieil adolescent qui replonge avec délices dans la violence, espérant contre toute évidence y retrouver sa jeunesse (en face de lui, Frédérique Bonnal, autre fidèle des entreprises de l'Estaque, brise le cœur en épouse délaissée). L'acteur y met une brutalité déconcertante, effrayante. Gérard Meylan incarne la corruption, le renoncement. Et Ariane Ascaride montre comment on peut mourir avant d'arrêter de vivre. Elle fait passer son personnage par toutes les stations d'un chemin de croix maternel, laissant à peine affleurer ce qui la déchire, mais c'est déjà presque trop.

Thomas Sotinel - Le Monde